

trie, des ruraux.
ant patriotisme,
Action française

Maurras. Et si
sur, cet héroïsme
ait, assurément,
soumissions dès

ration à quoi on
ment patriotique,
ce et la charité.
parce que celle-ci
donne à la civilisation
emplacer, et par
marqué sans cesse
te et informée.
agriculteur désire
a sorte une élite
après des études
ailles de lauréat,
que leur profes-

mes amis:
x cette année."

Il porte à l'agriculture,
qui ont à promouvoir les

atis

chemise (studs),
gilets à cravate,
lette est garantie
vrai et bon métal
très nouvelle et se

E-THERÈSE, au
en métal blanc

ited

ontréal, P. Q.

A -- 33

rique

21.50

6.00 par mois

3 avec son nou-
Haut-Parleur
réalisez que
ion de qualité
oujours désirée.
ampes, cotte seule-
leur 100-B, \$25.00
aujourd'hui.

RÉ
3 St-Paul

14

14

14

Où se forme la femme idéale de demain

Une visite à l'Ecole Ménagère de Ste-Martine

Écrit spécialement pour "Le Bulletin de la Ferme," par ARMAND LETOURNEAU, Directeur du "Journal d'Agriculture"

Un chroniqueur américain prétend que les moyens de communication les plus rapides sont le *telephone*, le *telegraph* et le *tell-a-woman*. Des trois, il assure que le dernier, comme véhicule de transmission et de vulgarisation, est de beaucoup le plus perfectionné. Autrement dit, si on apprend une chose à une femme, cette chose fait en peu de temps joliment de chemin! En des termes plus galants, cela signifie aussi qu'instruire la femme, c'est instruire la société. Car la mère, en donnant la vie, donne aussi beaucoup de son cœur et de son esprit. Si dans nos couvents on garnit assez agréablement la cervelle de nos jeunes filles, on néglige parfois de leur enseigner un art éminemment important, l'art d'être une bonne mère, c'est-à-dire l'art de faire des hommes, tâche délicate et difficile, laissée à l'être de faiblesse et de force, de tendresse et de charme qu'est l'épouse. Vulgariser cet art est tout le but de l'enseignement ménager. J'ai fait, en septembre 1928, une visite à l'Ecole Ménagère de Ste-Martine. Voulez-vous me laisser vous raconter ce que j'y ai vu. Refaisons ensemble le voyage. Cela ne va pas d'ailleurs vous forcer à quitter la chaise *bergante*, où il fait si bon se reposer le soir après le *train*. Restez confortablement assis et accordez à votre humble serviteur quelques minutes de votre attention.

Ste-Martine n'est qu'à une vingtaine de milles de Montréal. C'est l'une des belles paroisses du comté de Châteauguay qui, au reste, n'en compte que des belles. Vous traversez à Caughnawaga et prenez la route Montréal-Malone. Quelques milles avant Ste-Philomène, cette route prend grand air. Voie royale qui traverse une des plus heureuses campagnes de notre province. On lui cherche un nom qui l'appartient à ces grandes artères romaines dont le souvenir flotte dans nos mémoires: voie Appienne, voie Emilienne. Un génie constructeur nous en a enrichis, fructueux appoint. Avec les mêmes directives: vues lointaines, grandes conceptions, il s'applique aujourd'hui à border ces larges avenues de fermes prospères et attrayantes. Nous assistons à une merveilleuse joute... Aidons-le.

L'Ecole Ménagère de Ste-Martine est vieille de douze ans. Elle est sous la direction des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Elle reçoit 198 élèves—chiffre de l'année courante—dont un bon nombre venues de Montréal, attirées par la réputation grandissante de l'institution. Elle a été fondée par Mgr Allard, curé de Ste-Martine, qui paie constamment de sa personne—temps, sollicitude, démarches, attention de tous les jours,—de son argent et de son terrain. Je dis de son terrain, car il ampute de plus en plus sa propriété au profit de l'Ecole qui lui est si chère. J'ai dit ailleurs le dixième du bien qu'il faut penser de lui. Je me résumerai en quelques mots chargés de signification: il est la fleur de notre clergé, et avec lui on se sent forcée de devenir meilleur... Pesez cela.

La visite de l'Ecole est chose agréable. Après une minute d'attente, dans un parloir d'une propriété lumineuse et parfumée, la Sœur Supérieure vient faire les honneurs de sa maison. Elle est en plein remue-ménage, cette maison. Devant l'affluence de nouvelles élèves, les religieuses sont obligées de se loger le plus étroitement possible. Le grenier lui-même est mis à contribution. Mais il ne reste que quatre jours avant la rentrée des classes et je me demande si on arrivera à faire tout ce travail en temps. A quoi la Supérieure me répond en souriant: "Il y a du travail pour vingt-deux et nous ne sommes que onze, mais en mettant les bouchées doubles, on arrivera au même résultat." De fait, après un travail de quinze heures par jour, tout fut en place pour la rentrée. Imaginez la même besogne confiée à des ouvriers municipaux! C'est que des religieuses dans un couvent, ça se démène comme des abeilles dans une ruche. Même ordonnance dans le travail, même esprit de labeur, même idéal: l'œuvre commune. Il n'y a pas de *trusts* mieux administrés que ne sont certains couvents. Allez trouver plus de talent, plus d'habileté qu'il y en a dans la tête de certaines sœurs Supérieures ou sœurs Directrices!

Passons à la visite des classes. Ici on enseigne l'art de bien tenir une maison, la science du ménage, l'administration du bien domestique, la puériculture, l'hygiène, la médecine et la pharmacie d'urgence, des notions élémentaires d'apiculture, d'horticulture et de floriculture, certains arts d'agrément, certains travaux de fantaisie, etc., etc.

Voici les classes de coupe, de tricot, de confection. Dans cet arsenal de la toilette féminine, un homme se sent dépassé,—*no man's land*,—tout au plus peut-on constater qu'on y enseigne une foule de choses pratiques, telles que la prise des mesures, le maniement des patrons, l'essayage, la couture, le rapiéçage, etc., etc.

Mais la cuisine n'est pas loin, si l'on en juge par certaine odeur, nullement repoussante, je vous assure. Allons, courons, volons... et goûtons. Rien d'une savante batterie, pas d'ustensiles bizarres et compliqués. Un attirail plutôt modeste, un peu plus considérable, évidemment, qu'à la *maison*... C'est au reste une caractéristique de l'Ecole de Ste-Martine: rien n'y est exagéré, rien n'y est trop

luxueux, trop hors des cadres habituels. Qu'est-ce que je vous dirai des mets goûtsés? Mon répertoire est bien pauvre pour décrire les degrés de ma bonté. J'aime mieux emprunter la formule d'un grand écrivain gastronome et dire avec lui que la cuisine atteignait au sublime. On apprend aux élèves à la faire selon les règles de la science, de l'art et de l'économie. Il paraît que j'ai aussi mangé des restes ingénierement accommodés. Je ne m'en serais jamais aperçu.

"Toutes les sciences, écrit un pédagogue, chimie, physique, physiologie, hygiène, médecine, comptabilité, nous ajouterons même: droit et philosophie, ont leur aboutissement dans la famille. Le progrès social n'a de raison d'être que s'il se fait sentir dans tous les foyers. Aussi ne peut-on laisser à une femme ignorante ou inexpérimentée la charge si grave de gouverner une maison."

Les écoles ménagères forment des femmes aptes à cette grande tâche. Un cours de science ménagère dans la corbeille de mariage d'une jeune fille est, donc une "valeur" qui en éclaire bien d'autres. Rendre un mari heureux, bien éduquer un enfant, bien élever une famille restent encore l'œuvre d'art la plus parfaite que puisse réaliser une femme. Régner, rayonner, vivre en beauté—formules d'un trop moderne idéal féminin—cela importe peu et surtout cela passe, mais élever, former des hommes de bien, cela importe beaucoup, et cela dure.

Ce serait un peu trop terre à terre de conclure que seules d'excellentes aptitudes ménagères permettent à une mère de fonder un foyer stable et heureux. Une certaine culture intellectuelle reste importante; ajoutons également une certaine érudition scientifique, choses que la femme, par ses qualités instinctives, apprend par elle-même. Mais la science ménagère reste essentielle et indispensable. C'est une des pierres angulaires du foyer.

Pour s'entendre au ménage, écrit Max Turmann, il ne suffit pas de savoir préparer un pot-au-feu et quelques plats doux; il faut aussi connaître les principes de l'hygiène, savoir donner des soins aux enfants et aux malades, pouvoir tenir ses comptes en ordre, être suffisamment experte dans le lessivage, le repassage, le raccomodage et mille autres travaux."

Tout cela vaut mieux que de briller dans la danse ou la confection des parfaites pralines.

Des écoles ménagères comme celle de Ste-Martine activent avec discernement la reviviscence des petites industries rurales féminines. Le besoin nous y forçant, la mode aidant, peut-être reviendra-t-on avec goût, à certaines choses du passé? On enseigne à faire du savon—le *consommage* de nos grand'mères—à faire des catalogues, à tirer parti de l'osier, à faire de la décoration rustique, etc.

Philippe de Navarre prétendait qu'"apprendre à coudre et à filer était assez pour toutes les femmes." C'est un peu exclusif, mais il est bon qu'elles exécutent ces délicats ou rustiques travaux d'art que sont les étoffes, les toiles, les tricots, les broderies, les... les..., enfin, est-ce qu'un homme sait? les choses délicieuses qui, comme l'écrivit magnifiquement Madame Lucie Félix-Faure Goyau, "furent, sont et seront toujours l'œuvre de ces mains actives, vivantes, avec leurs usures, leurs cicatrices, leurs stigmates, plus admirées de Léonard de Vinci que les mains irréprochables peintes ou sculptées par les maîtres de l'art; étoffes rustiques et pourtant si belles qui emprisonnent des heures de patience, qui laissaient deviner la musique silencieuse de la pensée et autour desquelles voltigent des vertus invisibles."

On m'a raconté que M. L. Wilson, député fédéral de Soulages, le généreux millionnaire que les gens de toute une région bénissent, a fait quelques dons appréciables à l'Ecole de Ste-Martine.

Amis lecteurs—et vous lectrices aimées, comme disait Alphonse Allais—aimeriez-vous être millionnaires? A prime abord, on n'y voit pas de gros inconvénients, n'est-ce pas? Comme disait le même Allais aux environs de 1890, il devient de plus en plus ennuyeux de naître sans de gros revenus. Qu'aurait-il écrit s'il avait vécu en l'an de grâce—et parfois de disgrâce—1929? On affirme, dans de graves bouquins, que les millionnaires ne sont pas heureux. C'est peut-être un bruit que les quêteurs font courir. Eux-mêmes, les riches, sont les premiers à le répéter, paraît-il. Mais les pauvres ne redissent-ils pas la même plainte monotone et infinie? Alors? Il est certain, néanmoins, que la fortune employée à épater—ou à faire souffrir—les autres, ne rend pas heureux. C'est boucher un trou profond. Le meilleur usage qu'on puisse en faire est de secourir les autres, de leur donner un peu d'espoir, un peu de joie, même éphémère. Donner, quel bonheur ce doit être! Sous ce rapport, il n'y a pas de doute que certaines personnes fortunées s'accordent les plus pures joies qu'une âme humaine—j'entends une âme noblement trempée—puisse ressentir ici-bas. M. Wilson a le chèque facile, dit-on. On assure également qu'il a un flair extrême pour discerner ce qui mérite d'être aidé

(Suite à la page 1070)